

## Jeu de massacre contre les institutions

Jérôme Leroy place sa « Petite Gauloise » sous la menace du terrorisme et de la déliquescence sociale. Anxiogène, féroce et brillant

STÉPHANIE DUPAYS

Jérôme Leroy aime imaginer le pire. Placé sous le double patronage de Debord (« Cette démocratie si parfaite fabrique elle-même son inconcevable ennemi, le terrorisme ») et de Pasolini (« Peut-être est-ce moi qui me trompe. Mais je continue à dire que nous sommes tous en danger »), son nouvel opus s'annonce aussi anxiogène qu'incisif.

Comme souvent chez l'écrivain, habile à mêler polar et anticipation, l'action se situe dans un futur très proche. Le cadre : une grande ville de l'ouest du pays, aux mains d'un parti d'extrême droite. La police est sous tension. Une nuit, une fusillade éclate dans un bar, la cité des 800 menace de s'enflammer et un attentat est à craindre. Avec sa troublante amie surnommée « la Petite Gauloise », qui sous des airs sages cache une rage sourde, le Combattant, un musulman radicalisé, trame quelque chose.

C'est dans cette atmosphère électrique qu'Allizé Lavaux, une auteure jeune, débarque pour une rencontre avec les élèves du lycée Charles-Tillon, coincé entre une autoroute et un centre commercial. Flavien Dubourg, le professeur de français, l'a invitée moins pour ses romans que pour son physique d'« elfe roux ». Dans le préfabriqué renommé classe provisoire, la tension de la ville

gagne les lycéens, à l'exception de la mystérieuse Stacy Billion, unique bonne élève de la classe, lectrice de Rimbaud et objet des fantasmes de son entourage. Quand la sirène retentit annonçant une alerte attentat, la situation dérape de façon inattendue.

### Rire salvateur

En moraliste déçu, Leroy dépeint une humanité peu reluisante. Dans *La Petite Gauloise*, on croise des fils dépassés, un proviseur neurasthénique, un prof frustré, des jeunes déboussolés. Mais le jeu de massacre vise moins ses personnages que les institutions : l'école, impulsante à contrecarrer les déterminismes sociaux ; l'Etat limitant les libertés individuelles sous couvert d'antiterrorisme ; la police profitant de cette psychose sécuritaire (« Fallait pas attaquer la démocratie, Simone, après elle est tout de suite moins démocratique », assène le fil à son indic).

Dans son précédent roman (*Un peu tard dans la saison*, La Table ronde, 2017), Leroy imaginait déjà une France menacée par le terrorisme et la déliquescence sociale, mais cette crise ouvrait sur un avenir plus doux. Ici, l'espoir a déserté et la douceur n'est qu'un paradis perdu, celui de « la France d'avant, une clarté douce sur toutes les choses, un goût de Malabar et papa avec son crayon derrière l'oreille ». Et si Leroy laisse certains personnages déjouer leur destin – deux fils s'échappent vers la poésie ou l'humanitaire –, le trait est si forcé qu'on n'y croit pas vraiment.

Tant de misère humaine pourrait laisser le lecteur ; ce n'est pas le cas, car le

romancier a la férocité jubilatoire et la lucidité des plus grands. Déroulant le fil reliant l'intime et le collectif, l'accidentel et le structurel, Leroy conduit une profonde réflexion sociale et politique sur les dérives de la démocratie, quand la peur l'emporte sur la capacité à rassembler et quand l'absence d'horizon commun fait le lit d'un nihilisme violent. Son sens de la formule et son ironie démystificatrice allés à un sens de l'observation aigu enrobent le désastre d'un rire salvateur. Il livre ainsi le roman le plus subversif, le plus caustique et le plus excitant que l'on ait lu depuis longtemps. ■

LA PETITE GAULOISE,  
de Jérôme Leroy,  
La Manufacture de livres, 142 p., 12,90 €.